

19

Les Cahiers 2012 - n°1

Klaus STOEBER

JODI

Jonathan PORNIN

Karl KELS

Otto TEICHERT

Valérie PERRIN

Odile LIGER

Jean EUSTACHE

Adrienne FARB

Fabrice LAUTERJUNG

Nicolas SCHNEIDER

Eric SUCHERE

Corinne CHOTYCKI

Philippe CYROULNIK

Yann BAUQUESNE

Ana CASANOVA

Léa BARBAZANGES

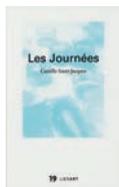
parti
PRIS

Skander ZOUAOUI

Le 19, Crac
21 jan.>22 avr. 2012

CAMILLE SAINT-JACQUES

Journées
12,5 X 19 CM - 160 PAGES
COÉDITION : LIENART, 19 CRAC
22 EUROS



RAPHAËLLE PAUPERT-BORNE

Rome, Paris, Constantine
16,5 X 22,5 CM - 160 PAGES
TEXTES: PHILIPPE CYROULNIK,
VINCENT DELECROIX
COÉDITION: ANALOGUES, 19 CRAC
26 EUROS

PUBLICATIONS

RENDEZ-VOUS

• LES ACTIVITÉS DU SERVICE DES PUBLICS

• Visites des expositions
au 19 à 15h30, entrée libre

📖 DIMANCHE 12 et MERCREDI 15 FÉVRIER
DIMANCHE 25 et MERCREDI 28 MARS
MERCREDI 18 et DIMANCHE 22 AVRIL

• Les matinées jeunes publics

Visites/ateliers pour les enfants 4-12 ans
Au 19, tous les mercredis matins en juillet (10h-12h)

📖 **29 FÉVRIER, 7 MARS et 4 AVRIL**
Ces visites et ateliers sont proposés à tous les enfants qui souhaitent exercer leur regard et s'initier à une pratique. Entrée libre.

• Les visites de groupes (enfants et adultes)

Visites **ΣΣΙΛΑΝΕΖ** et ateliers **MAIN-A-LA-PATE**
Des rencontres découvertes au plus proche des œuvres d'arts. Adaptées à tous publics sur réservation – Entrée libre.



Pour toutes demandes de renseignements, réservations ou pour préparer une visite, n'hésitez pas à contacter Jean-Marie Boizeau au 03 81 94 43 58 ou jmboizeau@orange.fr

AUTOUR DES EXPOSITIONS

• LEVÉE DE RIDEAU : rencontre d'artistes

Les artistes participant à l'exposition évoqueront leurs démarches artistiques avec la participation de Philippe Cyroulnik, co-commissaire de l'exposition. RDV au 19.

📖 **Vendredi 20 janvier à 14h**

🔴 SÉQUENCE SON

Carl.Y, Schwarz loch, performance réseau où l'artiste envoie du silence sur un Stream (Flux radio) puis le récupère chargé de petits bruits qu'il travaille en live avec des effets. Entrée libre.

📖 **Vendredi 20 janvier à 18h45, performance sonore à l'occasion du vernissage de Parti Pris**

• LE RDV DES PROFS ET DES ANIMATEURS

Spécial enseignants, animateurs et responsables associatifs. Découverte de l'exposition avec l'équipe du service des publics : médiation, approche pédagogique, outils pédagogiques, débat et possibilité de réservations. Entrée libre.

📖 **Mercredi 25 janvier, 16h-17h30**

• CLUB SANDWICH VIDÉOS

Une programmation de vidéos d'artistes à l'heure du déjeuner, tous les derniers mardis du mois.

📖 **Les mardis 31 jan., 28 fév., 27 mar- 12h30-13h30**

• CONCERT EST-OUEST

Une proposition du Conservatoire du Pays de Montbéliard

Programme de voyage, comme un aller et retour entre l'Orient et l'Occident. En édifiant un pont entre l'Est et l'Ouest à travers le XX^{ème} et le XXI^{ème} siècles, la forme, la culture, la vie musicale des compositeurs se confrontent et fusionnent...

Véronique Ngo Sach-Hien, piano / **Szuhwa Wu**, violon
📖 **Vendredi 10 février à 20h30, entrée libre**

• LA SÉANCE DU 19, Parti pris de l'artiste Fabrice Lauterjung

Il présentera lors d'une soirée de projection le film *Les Photos d'Alix* de Jean Eustache. Cette rencontre permettra à l'artiste réalisateur d'interroger les liens qui se sont tissés entre ce film qui a longtemps hanté sa filmographie et deux de ses films, *A une Passante* et *Avant que ne se fixe*. La séance et les échanges avec l'artiste se poursuivront autour d'un verre au 19 autour de 19h30.

📖 **Mardi 21 février à 18h30**

• PARCOURS ART CONTEMPORAIN DANS L'AIRE URBAINE

Les lieux culturels dédiés aux arts visuels de l'aire urbaine de Belfort et de Montbéliard ont la volonté de s'inscrire dans une dynamique artistique com-

mune. En imaginant et expérimentant ce réseau, un premier événement convivial est proposé jumelant le temps d'un après-midi la Galerie du Granit (Belfort), L'Espace multimédia gantner (Bourogne), les Musées et le 19 (Montbéliard).

📖 **Samedi 14 avril, rdv au Granit**

🔴 SÉQUENCE SON, performance sonore/ apéro au 19 à l'occasion de l'évènement Aire urbaine

Lifeloop, Recycling sound, à partir d'objets du quotidien, de contact microphone, d'un looper multipiste et d'un delay, l'artiste construit en live une poésie musicale des objets.

📖 **Samedi 14 avril, à partir de 18h, entrée libre**



parti PRIS

Le 19, Crac
21 jan. > 22 avr. 2012

• **Parti pris de Fabrice LAUTERJUNG,**

artiste

Soirée projection, mardi 21 février 2012 à 18h30 avec *Les photos d'Alix* de Jean EUSTACHE, *A une Passante* et *Avant que ne se fixe* de Fabrice Lauterjung en sa présence.

• **Parti pris de Valérie PERRIN,**

directrice de l'Espace multimedia gantner
Yann BAUQUESNE
JODI

• **Parti pris de Otto TEICHERT,**

directeur de l'ESAD de Strasbourg
Léa BARBAZANGES
Karl KELS
Nicolas SCHNEIDER
Skander ZOUAOUI

• **Parti pris de Eric SUCHÈRE,**

écrivain et critique d'art
Corinne CHOTYCKI
Jonathan PORNIN

• **Parti pris de Philippe CYROULNIK,**

directeur du 19, Crac
Ana CASANOVA
Adrienne FARB
Odile LIGER
Klaus STOEBER

Avec **PARTI PRIS**, c'est à travers les regards et les choix de responsables d'institutions artistiques du Grand Est, d'artistes et de critiques que le 19 accueille un ensemble d'artistes aussi bien vidéastes, peintres que dessinateurs ou sculpteurs. **Fabrice LAUTERJUNG** proposera un film rare et emblématique à ses yeux de Jean Eustache : *Les photos d'Alix*. **Valérie PERRIN** a choisi de présenter une projection de Yann Bauquesne ainsi qu'une installation de Jodi qui détourne le jeu vidéo GTA4. **Eric SUCHÈRE** a invité deux jeunes artistes issus de l'école d'art de Saint-Etienne : Corinne Chotycki et Jonathan Pornin. **Otto TEICHERT** proposera des oeuvres de Nicolas Schneider, artiste vivant et travaillant en Alsace, de Karl Kels, artiste de la collection du Frac Alsace ainsi que des oeuvres de Léa Barbazanges et de Skander Zouaoui, deux artistes issus de l'école des arts décoratifs de Strasbourg. Enfin, **Philippe CYROULNIK** présentera un ensemble d'artistes engagés dans les pratiques du dessin et de la peinture. Deux artistes de Strasbourg : Odile Liger avec des gravures et des aquarelles et Klaus Stoeber avec de grands papiers et des toiles, ainsi que deux peintres qui revendiquent une forte présence du geste coloré : la franco-américaine Adrienne Farb et l'argentine Ana Casanova.

Parti pris de Valérie PERRIN

Directrice de l'Espace multimedia gantner

En Jeux ...

En Jeux est une immersion dans l'expérience esthétique du jeu vidéo à travers la pratique du joueur perçue de l'autre côté de l'écran tel que l'imagine Yann Bauquesne et une plongée singulière dans le jeu vidéo cultissime GTA4 par le duo Jodi.

Valérie Perrin

Yann BAUQUESNE

Né en 1987, vit et travaille à Luxembourg

Yann Bauquesne est un jeune artiste pluridisciplinaire, passionné de jeux vidéo, il s'amuse à en détourner les codes en les tirant vers l'absurde.

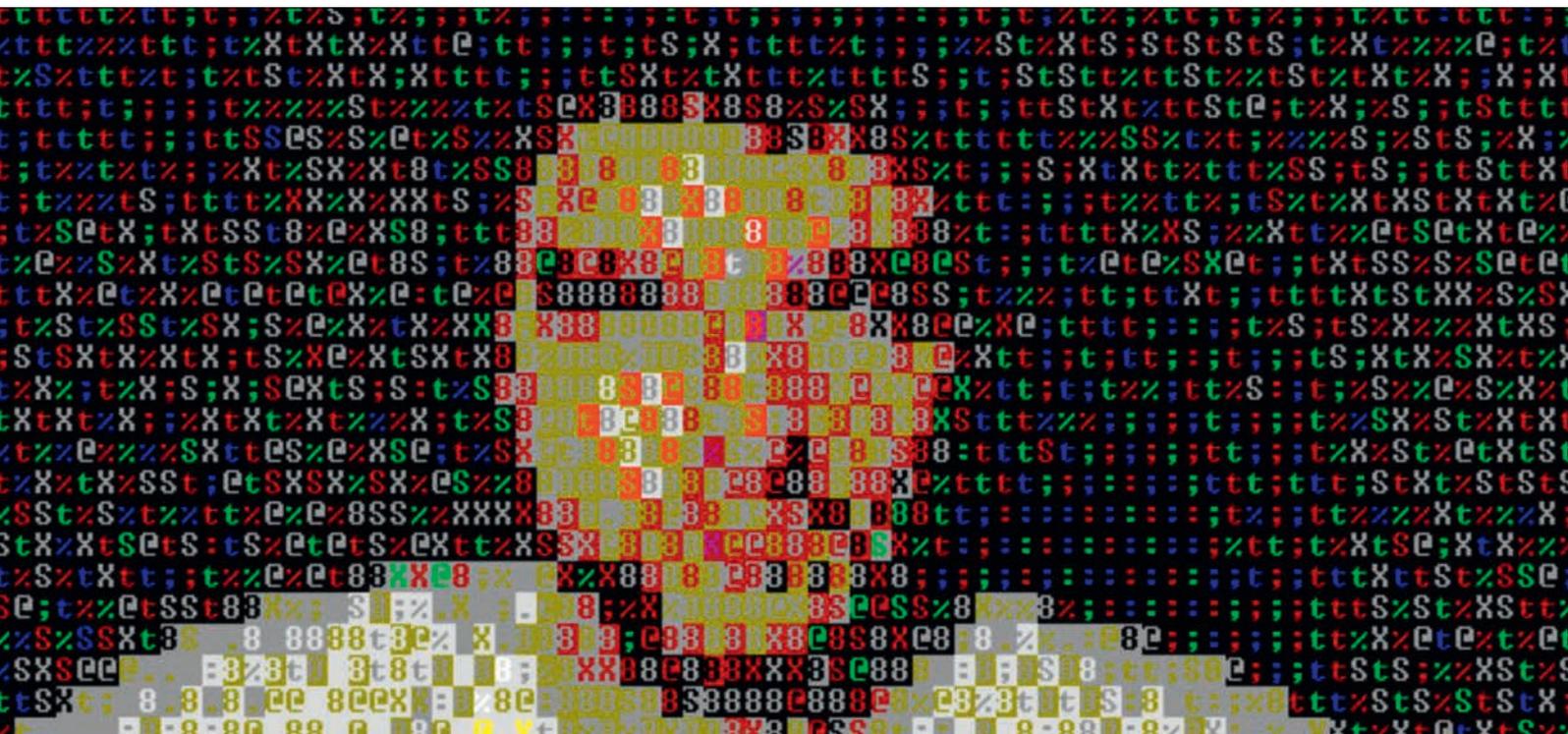
Le joueur s'immerge complètement dans son jeu, il semble absorbé par ce qu'il regarde.

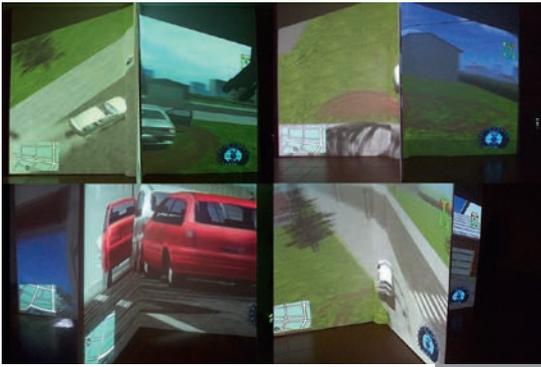
Il se tient de façon à ne pas bouger, son corps semble inerte comme désactivé, sa concentration sur ce qu'il regarde semble l'hypnotiser. Sur son visage peu d'expressions, son esprit fusionne avec le jeu, ils forment à eux deux une symbiose parfaite, toutes ses pensées sont offertes à cet écran qui interagit en conséquence.

Ces vidéos donnent forme à cette association, matérialisent le passage de l'esprit d'un état à un autre. Yann Bauquesne

<http://thatswhatido.fr/frameset.html>

Through the player, 2010, vidéo, 212





JODI

Joan Heemskerk

Née en 1968, vit et travaille à Berlin

Dirk Paesmans

Né en 1965, vit et travaille à Berlin

Jodi est un duo d'artistes hollandobelges qui dans le milieu des années 90, lorsque le Web n'était pas encore une culture amateur, s'est amusé à le perturber en le piratant (hacking), en y jouant une esthétique de l'erreur -du genre brutale- ce qui leur a valu le titre de « pionniers du netart ».

Leur pratique du hacking s'est également immiscée dans les jeux vidéo, qu'ils détournent, déjouent à l'instar de *Untitled (Street Legal)*. Ces dernières années, lors de leur performance, ils se sont appropriés les tics du Digital Folklore (LOL cats, gif animés, vidéo amateurs sur YouTube...) pour en montrer l'insoupçonnable beauté.

Untitled (Street legal), 2004, vidéo

Jodi déconstruit, reprogramme et utilise les codes du jeu vidéo *Grand Thief Auto (GTA)*, jeu connu pour sa violence, pour en proposer une lecture esthétique, poétique et radicale. Valérie Perrin

<http://www.jodi.org/>

Untitled (street légal), 2004, vidéo, 16'



Parti pris de Otto TEICHERT

Directeur de l'ESAD de Strasbourg

Léa BARBAZANGES

Karl KELS

Nicolas SCHNEIDER

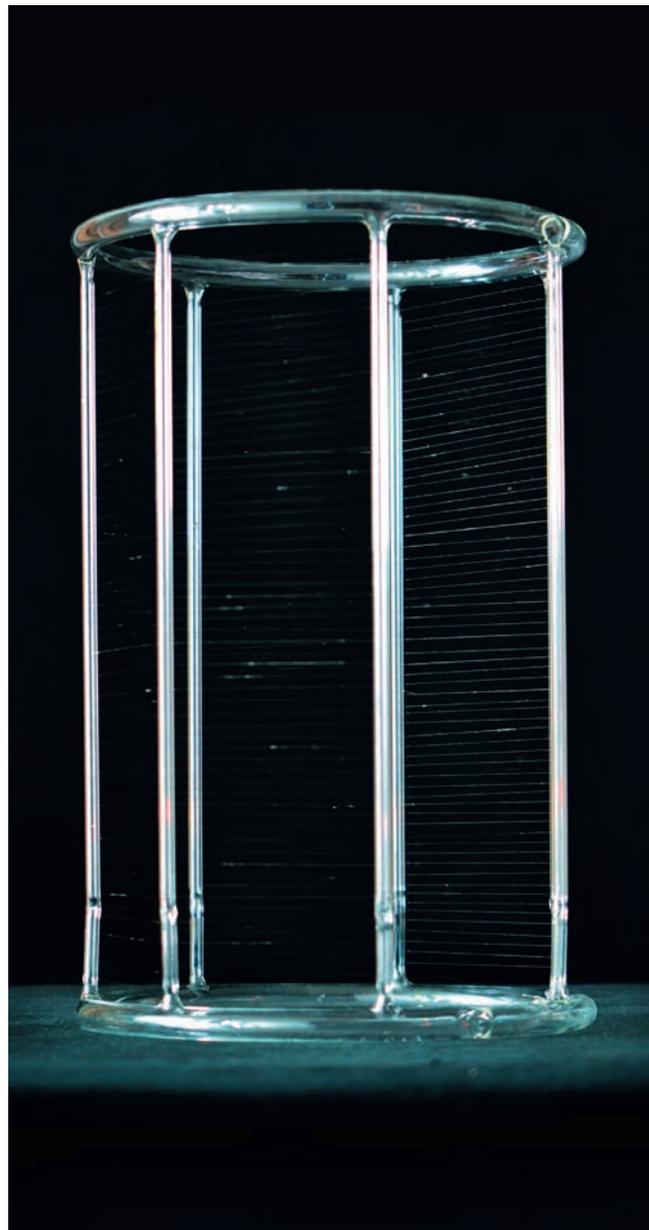
Skander ZOUAOUI

Aucun lien entre eux, apparemment, exceptée la relation singulière que chacun entretient avec le temps. Arrimée au médium choisi, une forme d'économie du projet en découle, avec ses logiques propres et ses règles. La répétition (motifs, formes, matériaux, gestes, cadrages, séquences...) en fait partie, rythmant les propos, sans toutefois rien ajouter qui ne soit nécessaire. Une sorte d'évidence fluide, déstabilisante, drôle parfois. En amont, les collectes ont toutes été minutieuses et l'observation très méticuleuse. L'observation est au centre de chacune des œuvres. Elle est mobilisée autant dans les phases d'enregistrement et leur décantation, que dans celles qui permettront l'extraction de combinaisons et leurs révélations publiques. Des semaines, des mois, voire des années peuvent séparer ces étapes ou reprises. L'attente, la disponibilité et l'affût sont des caractéristiques qui constituent un des fils conducteurs entre chacun de ces artistes. Idem pour la sobriété du vocabulaire utilisé et la grande simplicité des situations ou « sujets » choisis. Désarmantes souvent, qu'il s'agisse d'abri, d'hippopotame, de peau, de lapin, de pelage, de mandarine, de jus, d'encre ou d'aquarelle. Tout coule, s'écoule et s'impose, librement. Un ordre sans autorité. Une invitation à circuler dans le processus.

Otto Teichert, décembre 2011

Léa BARBAZANGES

Née en 1985, vit et travaille à Strasbourg



Cent mètres de fil d'araignée, 2011, fil de soie d'araignée de cent mètres de long, sur un réceptacle de verre, diam 20 cm x 36 cm de haut

Sculptures ou installations, j'ai nommé mon travail «assemblages organiques». Le vocabulaire formel est simple: des fils ou des surfaces, fabriqués par assemblages ou par accumulation. C'est le raffinement de la matière en soi qui est au centre de mes préoccupations.

La matière est choisie pour sa beauté, banale mais remarquable, et pour ce qu'elle rappelle de la fragilité de la vie: ces morceaux de réel sont parfois si raffinés qu'il est difficile de trouver la manière la plus juste de les montrer. C'est en cela que consiste mon travail.

Il trouve son commencement dans une collecte méticuleuse. Les matériaux choisis sont principalement organiques – d'origine végétale, animale ou minérale –, issus du quotidien. Lorsqu'ils sont translucides, brillants, fragiles, ou d'un graphisme minutieux, ils me fascinent particulièrement.

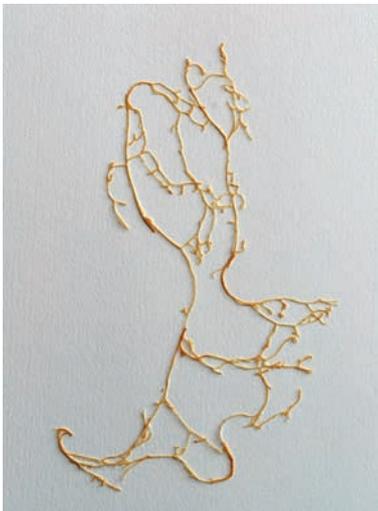
Le plaisir de les manier en les observant de très près crée le désir de les donner à voir. Chaque rencontre



avec un matériau est un nouveau défi; le respect et la compréhension de la résistance propre à la matière permettent toujours d'aller plus loin que ce que l'on pourrait imaginer. Mon travail est de faire durer ce que l'on croit être de l'ordre de l'éphémère, juste en le conservant précautionneusement, sans rien y ajouter.

Un jeu formel ou spatial incite le spectateur à prendre le risque de pénétrer dans l'espace de la matière malgré la fragilité de celle-ci. D'une part un geste répétitif et minutieux donne une échelle humaine à des matériaux trop petits pour être regardés dans notre quotidien. D'autre part une mise en espace en dialogue avec le lieu dans lequel l'œuvre est exposée capte l'attention du spectateur pour le mener jusqu'à l'observation de la matière, et non plus de sa forme.

Mon objectif est d'amener à regarder ce que l'on a trop l'habitude de voir.



En haut et à droite : *Fil d'ailes de mouches*, 2011, ailes de mouches (*formia terranova*) assemblées entre elles en un fil reliant le sol au plafond, 9 m x 4 mm
Ci-dessus : *Dessins de clémentines*, 2010, série de 16 assemblages et des 16 dessins à l'encre correspondants, chaque paire est réalisée avec les filaments d'une clémentine assemblés en un dessin et reproduit à l'encre de Chine sur papier gravure, 28 x 38 cm chacun.



Karl KELS

Né en 1960, vit et travaille à Berlin

À quel genre appartiennent donc les films de Karl Kels ? Qu'ont-ils donc de plus ou de moins que les autres pour se distinguer si résolument ? Qu'est-ce qui fait qu'ils accrochent tant le regard alors qu'aucune véritable narration n'en règle le déroulement ?

En quoi sont-ils emblématiques de cette modernité, voire de cette post-modernité, dont la vidéo se veut la forme cinématographique ? Sans doute - comme l'a noté Patrick Javault - parce que « sans le moindre soupçon d'ironie ou de dérision, Karl Kels a posé des conditions de travail qui transgressent autant les normes du film documentaire que celles du cinéma expérimental. » De plus, le propos de ses films en appelle à des situations volontiers triviales, souvent insignifiantes, voire sans réel intérêt, que l'artiste traite avec une précision d'orfèvre, un soin particulier du détail sans jamais faire preuve toutefois d'ostentation. Tourné en 35 mm, développé par ses propres soins, puis transféré sur DVD, *Flusspferde* mêle ainsi les vues des hippopotames du zoo de Vienne entrant et sortant de leur bassin au gré de l'ouverture et de la fermeture des portes et les vues des ouvriers chargés de l'entretien du site. Le va-et-vient alterné des uns et des autres organise comme une sorte de ballet incongru qu'excèdent tant la lenteur du déplacement des pachydermes que le mouvement répétitif du travail de nettoyage.

Quelque chose de l'épreuve d'une pesanteur est à l'oeuvre dans ce film que suggère l'espace-temps qui en est tout à la fois le cadre et le vecteur et qui joue de l'idée de spectacle tout en questionnant ses mécanismes et ses limites. Philippe Piguet

Nicolas SCHNEIDER

Né en 1964, vit et travaille à Strasbourg

Jeu

Facile. C'est le mot qui vient, le sentiment ressenti, pour qui connaît un peu la technique, face à ces dessins, peintures. Non pas au sens où ça le serait trop, diminuant leur valeur parce que ce ne serait que ça. Facile au sens d'aisé, advenant sans effort, avec une évidence. Il ne saurait en être autrement.

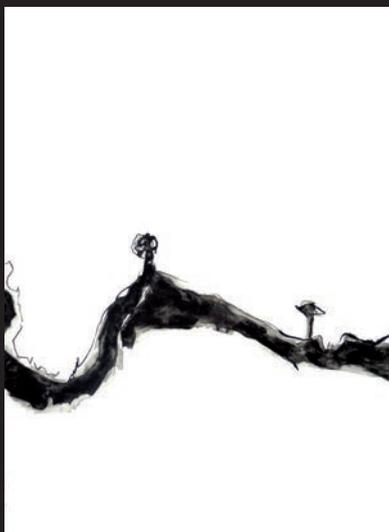
Nicolas Schneider dessine énormément. Il peint beaucoup, souvent. Il ne faut à son élan nul obstacle, nulle entrave. C'est ainsi qu'il a mis au point, au fil des ans, sa méthode et son mode, souple, abondant.[...]

D'abord le jeu consiste à dessiner dans les carnets de moleskine fins, nombreux, certains très petits, d'autres un peu moins, datés, avec pour quelques-uns la mention d'un lieu. Les règles peuvent changer. Encre, feutre, crayon de papier, aquarelle. L'eau, déjà, toujours. Elle fait onduler, gonfler, réagir le papier. Laisser sécher.

Le jeu consiste ensuite à choisir. Hasard ou chance, quelquefois cela semble aller de soi, d'autres fois pas du tout. Puis numériser, « travailler à l'ordinateur » – quelles retouches, guidées par quoi... sinon par un esprit de décision exercé, sûr. Il faut, dit l'artiste, que ça aille vite. On voit alors ce qui pourra rester. Le jeu consiste alors à projeter les dessins agrandis, lumineux grâce au vidéo-projecteur, et, partant du tracé « au crayon aquarelle », « l'inonder ». Il pleut à verse sur ces feuilles, l'eau gagne, envahit. Des dessins naissent de cette inondation voulue. Souvent, au-delà des paysages se souvenant de la rivière originelle, des bêtes, bipèdes, corps incomplets, silhouettes bancales... [...]

Le jeu continue ainsi, du côté du spectateur, s'il veut – il veut bien. Il peut être question de découvrir les formes, se faire au motif, sans pour autant vouloir savoir qui, quoi. Les titres permettent de suivre un peu mieux (pas toujours). L'eau resurgit, île où se perdre ; les rivières ont chacune leur tonalité. Si « Tout va bien », ça n'est pas bien lisible...

Extrait du texte "le jeu de la rivière" d'Anne Bertrand, publié dans le catalogue "Aquarelle" édité par la Galerie Riff Art Projects.
<http://www.nschneider.fr>



Skander ZOUAOUI

Né en 1982, vit et travaille à Strasbourg

Mes sculptures sont peut-être plus souvent des questions que des réponses.

J'emprunte au quotidien des formes qui sont facilement identifiables, j'aime les manipuler. En les refaisant, j'ai l'impression que je les comprends davantage, les saisis un peu plus.

Je fais des sculptures, qui pour beaucoup d'entre elles sont en céramique, ce qui ne m'empêche pas d'utiliser et d'expérimenter d'autres matériaux (résine, plâtre, cristal, carton pâte, bitume...).

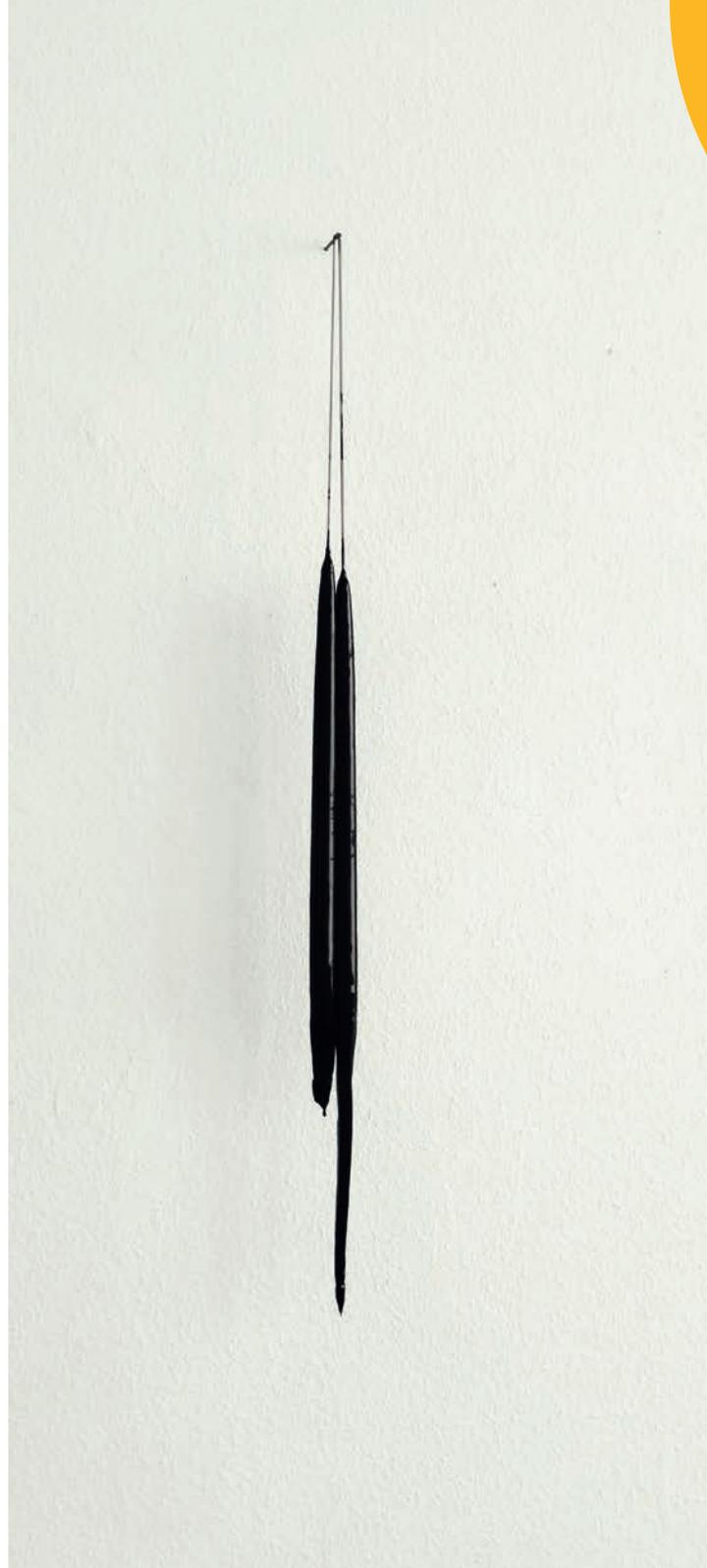
Mais il est évident que la céramique tient une place importante dans les matériaux que j'emploie, elle concorde assez bien avec ma manière de travailler et, sans doute, d'être.

C'est une matière qui impose un temps qui lui est propre. Il y a quelque chose d'instinctif qui se met en place quand je travaille la terre.

Je m'intéresse à ces gestes, dits techniques, mais qui, à mon sens sont une somme d'observations et de choix instinctifs qui ont été éprouvés dans le temps.

Skander Zouaoui

A gauche : *Bougies*, 2011, bougie, bitume, mèche et clou, 45 x 34 x 5 cm
Ci-dessous : *Lièvre apprivoisé*, 2010, grés émaillé, 45 x 34 x 35 cm



Parti pris de Eric SUCHÈRE

Écrivain et critique d'art

Corinne CHOTYCKI

Née en 1980, vit et travaille à Karlsruhe

Corinne Chotycki : analogies des formes absconses

À première vue ou à vue de nez, la peinture de Corinne Chotycki est une sorte de cocktail dans lequel seraient mélangées un peu de peinture allemande façon Wolfgang Gäßgen ou Jörg Immendorff avec un peu de peinture française façon Francis Picabia ou Michel Gouéry. C'est-à-dire figuration romantico-expressive plus idiotie et mauvais goût au carré de l'image. Mais, si ces comparaisons permettent de se rassurer et de s'y retrouver devant une proposition nouvelle, elles ne rendent pas fidèlement compte de la spécificité de ce que l'on voit, ni du caractère improbable d'un tel mélange. Donc, je recommence.

La peinture de Corinne Chotycki traite des images improbables : clocher pénétrant dans des fesses orange, forêts sombres et couchers de soleils et grottes avec jets d'eau plus instruments de musique, cygne dans une mare abstraite, tourne-disque intégré à une architecture élémentaire, trompette d'où pendent deux clochettes de bouffon... donc, tout une imagerie fantasmatico-onirique hétéroclite et monstrueuse qui frappe par son non-sens. Mais cette peinture n'est pas qu'image. Ainsi, le clocher pénétrant deux énormes fesses s'intitule *Abstraction érotique* (le clocher) (2008). Tout une partie de la peinture est peinte avec des surfaces modulées et transparentes d'une grande subtilité chromatique. Une peinture qui s'intitule *Le hibou* (2008) ne garde du hibou qu'une structure et articule des plans delausnesques sur un fond de projection de gouttelettes multicolores. Les forêts et paysages mélancoliques du *Paravent* (2008) sont articulés avec des instruments de musique qui se métamorphosent en jeux de surfaces amorphes. Il est difficile de voir l'ornithorynque dans la peinture du même nom. Quant à *Pils* (2008), il s'agit tout bonnement d'une peinture abstraite. Si cette peinture marie la carpe et le lapin, ce n'est pas par plaisir du mauvais goût et de l'idiotie – même si je

suppose que Corinne Chotycki doit parfois bien rire devant les images qu'elle produit -, c'est par plaisir de l'analogie. Les passages multiples entre figuration et abstraction sont des analogies qui donnent soit des formes figuratives, soit des formes abstraites. Une manière de poser la couleur peut devenir un cygne ou un cygne peut devenir une étendue de coups de brosse. S'il y a un fonctionnement qui peut rappeler le surréalisme, la comparaison la plus juste serait celle de la paranoïa-critique – une lecture paranoïaque de l'image produite permet d'en considérer une deuxième. Mais s'il y a quelque chose qui éloigne cette peinture du surréalisme, ce sont ses considérations picturales. Il ne s'agit pas de provoquer l'image par une méthode, il s'agit aussi de produire des effets picturaux improbables. En cela, cette peinture est très formelle. Eric Suchère



Punaises, 2011, tempéra sur toile, 135 x 110 cm

Bien qu'il y ait des paysages des personnages et des objets, peut-on vraiment dire de votre peinture qu'elle est figurative ?

On peut la dire figurative, par moment abstraite, exceptionnellement symboliste et lyrique à l'occasion. C'est de la peinture.

En quoi l'expérience de l'abstraction peut-elle avoir une importance dans votre travail ?

Je construis un tableau à partir de notions abstraites. Le rythme, la tension, un mouvement ou un certaine association de couleurs est à l'origine d'un tableau. Ce n'est pas le besoin de représenter deux pyramides ou trois punaises par exemple. C'est la curiosité de voir comment ça peut tenir. Je veux voir à quoi ça tient.

Vos peintures sont-elles préalablement conçues ?

Oui. Je dessine au crayon de couleur sur du papier, toujours le même, de format 24 x 32 cm. Ce sont des dessins souvent rapides, assez instinctifs, quotidiens et préparatoires. Sans ça, je n'entame pas de toile vierge. Après, il y a des moments où, sur un travail déjà commencé, je tente quelque chose directement. Il y a beaucoup de déchets.

Vous pratiquez beaucoup les assemblages d'éléments hétérogènes (comme une fenêtre ouvrant sur un paysage abstrait). Pouvez-vous me dire pourquoi ce choix de genre et d'univers a priori opposés ?

Oui, c'est sciemment la recherche d'une tension. Je choisis des éléments qui permettent de jouer avec des analogies. Et

ces éléments, je les choisis selon la façon dont ils permettent une application de la peinture particulière: la mer par exemple, l'éventail ou le disque du soleil. Des traces de pinceau deviennent des vagues et des aplats noir et blanc alternés donnent un éventail, un escalier. Ce sont avant tout des surfaces peintes.

A voir vos peintures, on sent des références peu communes dans la peinture française, pouvez-vous nous parler de rencontres qui ont été importantes dans votre cheminement ?

Effectivement, je vis en Allemagne depuis huit ans, depuis la fin de mes études à Saint-Etienne en fait, et forcément, ça se voit. Si j'aime la peinture d'Andreas Schulze, Jutta Koether ou Sigmar Polke, mon cheminement ne s'arrête pas en Allemagne. La peinture de René Daniëls, de Raoul de Keyser, de Lee Lozano ou d'Edward Dwurnik comptent aussi beaucoup pour mon travail.



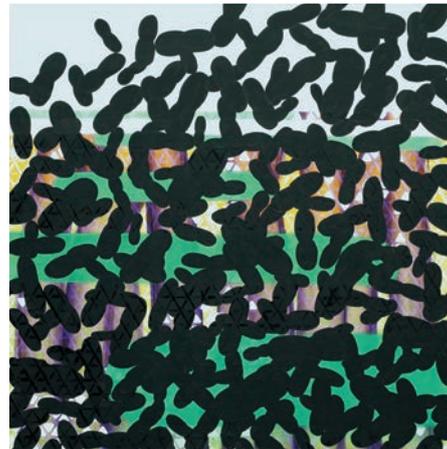
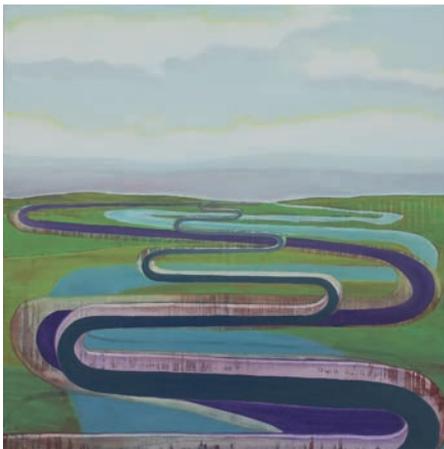
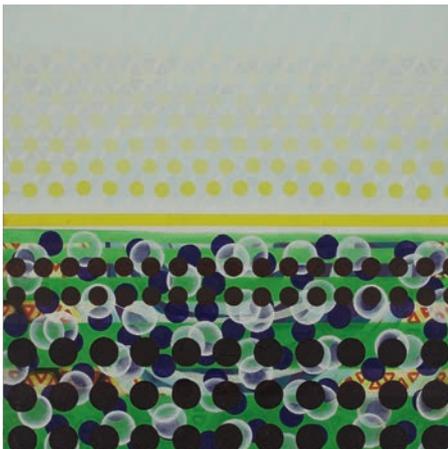
Est-ce que le fait de travailler en Allemagne dans un contexte et une tradition artistique différente a interféré avec votre travail ?

Oui et j'ai cherché une interférence étrangère et elle s'est trouvée être allemande par hasard. J'ai aujourd'hui un intérêt particulier pour l'usage d'une deuxième langue. Il y a dans la langue allemande un vocabulaire appliqué à la peinture qui me plaît beaucoup, comme par exemple le mot Schinken (jambon) qui désigne en plus de la charcuterie, une certaine grande peinture grasse et brillante. J'apprécie également cette sorte d'évidence avec laquelle on pratique la peinture en Allemagne. C'est à titre personnel, une décomplexion que je cherche à maintenir en équilibre avec une vision critique du medium.

Entretien entre Corinne Chotycki et Philippe Cyroulnik, déc 2011.

En haut : *Le Caire*, 2011, tempéra sur toile, 70 x 73 cm

A gauche : *Nuit électrique*, 2011, tempéra sur toile, 115 x 145 cm



Jonathan PORNIN

Né en 1979, vit et travaille à Karlsruhe

Jonathan Pornin : mesure des hiatus syntaxiques

Jonathan Pornin peint des tableaux apparemment abstraits aux dimensions relativement modestes. Ses peintures sont le plus souvent constituées de trames qui s'entremêlent dans une rythmique assez simple ou de motifs posés de manière lapidaire sur des surfaces unifiées peintes en aplats mats. La plupart du temps, ce sont tout simplement des oppositions de surfaces. Parfois on croit voir dans une surface un indice de paysage – ciel ou sol. Parfois on voit un paysage : ciel bleu, nuages et herbe dans une figuration qui apparaît, pour le moins, naïve.

«Jonathan Pornin peint des tableaux apparemment abstraits.» Quand j'écris apparence, j'entends : dans le sens de ce qui apparaît à la surface des choses. Ses tableaux ont l'apparence de l'abstraction comme ils évoquent son histoire tant par les formes – trames, cercles, lignes ondulées – que par les couleurs – on pourrait faire une typologie des couleurs utilisées dans la peinture abstraite – mais ils pourraient tout autant provenir du réel : éléments empruntés à l'univers textile, à l'imagerie scientifique, à des éléments de cartographie, à des signes urbains ou à des schémas didactiques... Ils rabattent vers l'abstraction tous ces éléments, les font tendre vers.

«Ses peintures sont le plus souvent constituées de trames (...) dans une rythmique assez simple ou de motifs posés (...) sur des surfaces unifiées (...) La plupart du temps, ce sont tout sim-

plement des oppositions de surfaces.» La question n'est pas tant leur origine – et la perversion de celle-ci – ni ce qu'elles peuvent évoquer dans l'histoire de la peinture – bien que celle-ci les nourrisse – que celle de leur arrangement. Il s'agit autant de colliger que de provoquer la collision entre des éléments non miscibles. Le vocabulaire est complexe – peut l'être – mais la grammaire est simple. La question est celle de l'étrangeté des rapports pas de la complexité de leur organisation. Ce qui est mis en scène est l'étrangeté d'un rapport formel, d'une relation entre deux éléments, d'un passage ou d'une coupure de l'un vers l'autre. La question est celle de la mesure de ces hiatus : ni trop éloignée, ni trop proche, ni trop réglée, ni trop déréglée.

«Parfois on croit voir dans une surface un indice de paysage. Parfois on voit un paysage (...) dans une figuration qui apparaît, pour le moins, naïve.» S'il y a une apparence d'abstraction beaucoup de peintures évoquent la figuration. La question n'est pas tant l'opposition entre les deux – ou la réunion des deux – que de jouer, dans une figuration primaire, avec l'ambiguïté de la représentation. Un pictogramme peut évoquer un paysage et un paysage peut ressembler à un pictogramme. L'évidence presque naïve de la figuration est un jeu amusé tant avec le spectateur qu'avec des codes de la représentation. L'on hésite quant au registre : figuration schématique ou abstraction naïve ou figuration naïve ou abstraction schématique et ses peintures tentent de maintenir l'hésitation le plus longtemps possible.

Éric Suchère, septembre 2009



Vos peintures semblent se tenir sur une ligne de crête entre abstraction et figuration, mais de quel versant initiez-vous votre travail ?

La plupart du temps je commence une toile par un recouvrement total de la surface par une couleur ou par une trame ou grille. Dans ce sens-là c'est d'abord abstrait. Par la suite s'ajoutent des indices de paysage qui peuvent être à leur tour recouverts d'éléments empruntés à la géométrie, à l'imagerie scientifique, aux schémas, aux cartes.

Quels rapports nouez-vous avec l'environnement ?

Comme s'il s'agissait d'une représentation du monde je produis un genre de peinture qui tend vers un paysage. Mais c'est plus l'idée d'un paysage que je peins. Il m'arrive de faire des croquis à la campagne mais je ne peins pas *in situ* par exemple.

Y-a-t-il un choix délibéré de jouer l'artifice dans les paysages que vous peignez ?

La peinture c'est une superposition de surfaces et de lignes, d'effets de couleur. Dans ce sens-là, l'artifice est bien propre à la peinture. C'est pour l'oeil. Je tente de donner à voir aussi dans la surcharge de mes surfaces. Si j'essaye de dire quelque chose avec ce que je fais c'est «peinture» plutôt que «paysage».

Que recherchez-vous dans vos peintures, une ambiguïté entre forme et image ?

En effet on peut parler d'ambiguïté car je cherche à créer une ouverture sur le flou pour le regardeur. D'un côté il y a une possible vision abstraite, couleurs, formes géométriques, lignes et trames. De l'autre un semblant de paysage. Ces deux visions s'entremêlent ce qui peut produire une étrangeté.

Vos dessins sont-ils des études préparatoires ou leur accordez-vous une autonomie ?

La plus grande partie de mes dessins est autonome. D'autres sont bien sûr des études préparatoires. Le dessin et la peinture sont deux temps distincts du faire de l'artiste. Alors que la peinture se fait à l'atelier, le dessin peut se faire quasiment n'importe où.

Vous travaillez souvent par série. Qu'est-ce qui retient votre attention ou enclenche le dessin ?

La série naît simplement dans un approfondissement d'un certain sujet, à la recherche d'une forme. Cela relève aussi de l'exercice. Un dessin c'est souvent rapide, direct et plus léger. Le médium permet de réfléchir et d'agir plus spontanément avec moins d'implication qu'en peinture qui demande plus d'investissement et de préparatifs.

Quels sont les artistes qui ont été déterminants dans votre pratique, et à travers quelles oeuvres ?

(Mis à part mon intérêt pour la peinture des maîtres anciens). Cette question m'évoque de suite les peintures de dunes et les marines de Piet Mondrian des années 1910.

Des paysages fragmentés. La vue de ces toiles a été pour moi déterminantes dans mon choix de poursuivre le chemin de la peinture.

Entretien entre Jonathan Pornin et Philippe Cyrroulnik, déc 2011.





Parti pris de Fabrice LAUTERJUNG

Artiste

Soirée projection mardi 21 février 2012 à 18h30

Les photos d'Alix de Jean EUSTACHE

« Un homme est assis à côté d'une femme. Elle lui montre ses photos et les commente... mais l'image et le son semblent progressivement se disjoindre... ». Voilà ce qui pourrait résumer *Les photos d'Alix*, film de Jean Eustache que j'ai longtemps fantasmé. Car je l'ai d'abord vu par les mots de ceux, rares, qui en firent l'exégèse. Et puis, il y avait quelques images entraperçues dans revues et livres. Ce film, que j'avais l'impression de connaître avant de le voir, a longtemps hanté ma propre filmographie.

En cette soirée, je vais faire de cette hantise le lieu d'une rencontre : mes films *A une passante* et *Avant que ne se fixe*, projetés en ouverture, et puis, pour finir, *Les photos d'Alix*. Par delà l'immense plaisir d'articuler une filiation artistique, il y a la joie de rendre visible cet extraordinaire et avant-dernier film de Jean Eustache.

Fabrice Lauterjung

Programme :

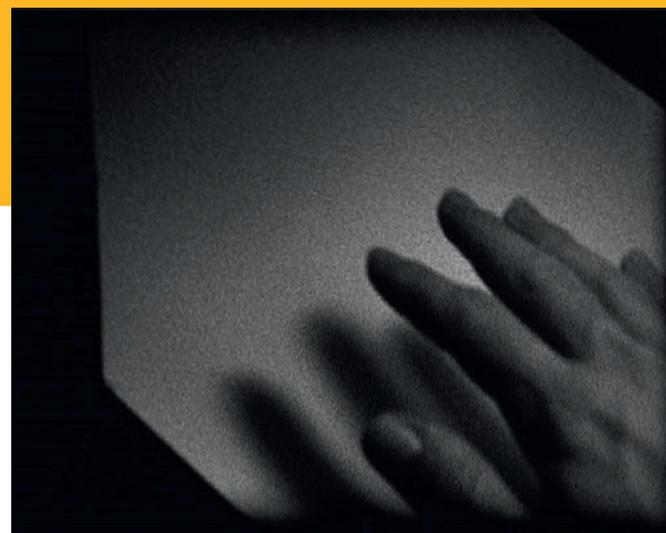
Fabrice Lauterjung, *A une passante*, 2005, 10'

Fabrice Lauterjung, *Avant que ne se fixe*, 2007, 16'30

Jean Eustache, *Les photos d'Alix*, 1980, 19'



Jean Eustache, *Les photos d'Alix*, 1980, 19'



A gauche : Fabrice Lauterjung, *A une passante*, 2005, 10'

Ci-dessus : Fabrice Lauterjung, *Avant que ne se fixe*, 2007, 16'30

Parti pris de Philippe CYROULNIK

Directeur du 19, Centre régional d'art contemporain

Ana CASANOVA

Née en 1958, vit et travaille à Buenos Aires

Les peintures gouaches et aquarelles d'Ana Casanova fonctionnent comme des variations autour du geste de la peinture, de sa lumière et de la couleur. Elles pourraient être surnommées la couleur bien tempérée. A la mesure du format qu'elle investit, elle définit une certaine amplitude du geste,



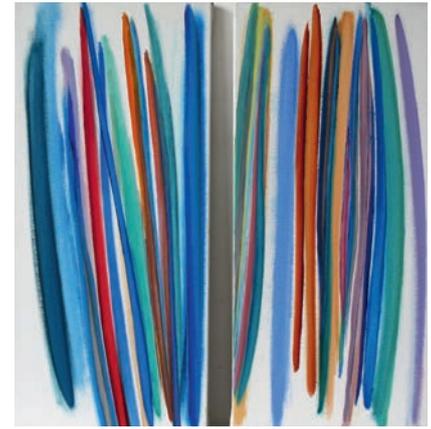
ainsi qu'une qualité du médium dont elle va jouer des transparences et des opacités. Puis elle va définir un registre de gestes: courbes, arabesques, traits, petites empreintes de pinceaux. D'une peinture à l'autre vont se décliner ces petits exercices picturaux qui marient la règle et l'intuition.

Ana Casanova ne renie pas son inscription historique dans la tradition du modernisme pictural. Elle nourrit son travail d'une confrontation à une histoire où elle se frotte aux coulées de Morris Louis ou aux *Women* de De Kooning. Mais ce qui frappe dans sa peinture, c'est sa lumière. Elle jaillit de deux pôles antagoniques mais complémentaires. D'un côté l'usage d'une matière transparente et opalescente qui s'irrigue d'une lumière immanente au médium, qui naît du lien subtil entre le support papier et la couleur non saturée. De l'autre, sa lumière se nourrit de l'opacité de ses couleurs, de leurs brillances à la lumière du jour. Enfin une lumière diffractée par les superpositions, portée par les blancs qu'enserrent les lignes serpentine du pinceau ou encore par cet espace qui respire entre les *punctums* de la couleur.

Ce qui emporte le regard, c'est le rythme de son "écriture": un alliage de rigueur et de légèreté au sens d'une maîtrise de la non maîtrise, un laisser-aller que seule une grande discipline de travail permet d'acquérir. Et, suivant le geste privilégié, s'offrent à notre regard les espaces vibrants des arabesques de l'artiste, irrigués par les chevauchements de traits colorés, tendus comme un mur de couleurs, sensuels comme le rythme d'un corps.

C'est dans son aptitude à construire les règles de sa liberté, à jouer des procédés de la peintures qu'Ana Casanova trouve sa plénitude.

Philippe Cyroulnik



Adrienne FARB

Née en 1956, vit et travaille à Paris et New York

Aux couleurs du lieu

«S'efforcer de trouver une chorégraphie visuelle dans ma peinture, chercher à produire le sentiment d'un « devenir » créé par la couleur. Ces juxtapositions colorées inattendues, ces intensités et ces nuances chromatiques sont fondées sur la nature et vont au-delà. Les rythmes des mouvements colorés cohabitent avec des moments isolés et silencieux. La pureté de la forme, la force émotionnelle et l'intensité sont mes enjeux picturaux» écrit Adrienne Farb. La couleur, la force dynamique et l'énergie que dégagent les lieux où elle travaille sont déterminantes dans son travail de peintre. Elle ne peint pas un paysage, elle en ressent les tons, l'intensité et la scansion polychrome. Et cette singularité du lieu dans les rapports de couleurs qu'elle va mettre en forme se traduit par des différences notables dans la tonalité de ses peintures. Aux tonalités françaises qui évoquent sans le redoubler le «paysage» chromatique de la France impressionniste, aux tonalités sourdes et brumeuses de l'Angleterre ont succédé la couleur franche et tranchée de cette lumière intense qui dé-

coupe l'espace au couteau du paysage New-yorkais. Ce que l'on ressent d'une série à l'autre c'est une lumière et un ton Ainsi n'y a-t-il pas de logique descriptive dans sa peinture. Des traits de couleur dissociés qui à la fois affirment le geste dans sa singularité et nouent des rapports d'opposition ou de complémentarité. Un art de porter la couleur à son amplitude maximum par le geste et le blanc tout en la contredisant par d'autres traces dont les orbes créent une tension, un dynamisme qui permet au tableau de se tenir et de se déployer comme une ouverture.

Philippe Cyroulnik



Odile LIGER

Née en 1960, vit et travaille à Strasbourg

Par rapport à tes productions habituelles, qu'est-ce qui différencie cet ensemble d'aquarelles et de gravures faites au Laos ?

Les aquarelles ont été réalisées sur place, mais les gravures des portraits des étudiants l'ont été une fois de retour à Strasbourg. Pour cette résidence artistique de deux mois au Laos (accordée par le CEAAC), j'avais emporté une petite boîte d'aquarelle, deux carnets de croquis et des plaques de plastique pour graver sur place, du matériel peu encombrant et facile à transporter.

Dès que j'ai revu les aquarelles dans mon atelier en France, leurs couleurs vives et leurs forts contrastes m'ont surprise, témoignages de la violence de la lumière, de l'étrangeté des lieux et des personnes rencontrées. Au Laos, avec ma palette limitée, j'ai utilisé des couleurs crues alors que dans le travail ici, ce sont plutôt des couleurs sourdes, rarement pures, que j'associe. Une certaine liberté du geste traduit à la fois l'urgence de témoigner et l'étonnement que l'on peut ressentir face à la nouveauté.

La nécessité de faire les portraits des étudiants laotiens s'est imposée à moi au fur et à mesure de l'éloignement du souvenir de leur visage..., un besoin de retrouver physiquement leurs traits, le grain de la peau, leur présence.

Des visages, j'en avais esquissés auparavant, à l'encre sur papier ou sur bois. Il s'agissait davantage d'expressions que de personnes précises sous forme de portrait. Pour moi, partir de photos, c'était nouveau et dangereux – éviter de tomber dans une description anecdotique ou dans une attitude figée. Il a fallu trouver une technique qui me permette de garder la fraîcheur d'un dessin et d'obtenir une certaine profondeur.

Je retrouve dans ces deux types de travaux ce que j'ai ressenti durant mon séjour : la présence sourde et mystérieuse de l'inconnu (les gravures) et la gaieté et la spontanéité des personnes (les aquarelles).

Entretien entre Odile Liger et Philippe Cyroulnik (extrait, déc 2011).



Rencontres et paysages - Laos (16 aquarelles), 2010, aquarelle et craie, 32 x 42 cm

Klaus STOEBER

Né en 1958, vit et travaille à Strasbourg

Je travaille mes tableaux à plat. Pour commencer je compose un rythme de champs de couleur, qui crée un accord de fond. Je cherche à appliquer ce fond et à choisir ces couleurs dans un état d'indifférence.

Ainsi cette activité découle de mon quotidien, un quotidien en grande partie de caractère artisanal et il n'y a pas cette rupture entre la construction du châssis, la préparation de la toile et le début de la composition.

Je vois ensuite le fond se peupler de figurants en forme de récipients. Ceux-là ressemblent souvent à des U ou à des carrés, en tout cas le contenant n'y est esquissé que par son contour, et le contenu n'est à ce moment-là qu'un fragment des couleurs du fond.

Parfois j'y vois comme une table où les couverts sont synonymes de convives. Dans ce cas j'ai beaucoup de mal à placer les invités à table, et à les servir. Je cherche à respecter leurs différents goûts et leurs appétits, mais une fois servis, je ne fais que réparer mes erreurs et les injustices commises envers les uns et les autres, je cherche à apaiser leurs jalousies et à arranger les erreurs du service. La conversation à table est toujours très vive et souvent éclatent des duels oratoires.

Les différences d'âge, d'origine et de langue de mes invités compliquent parfois la situation.

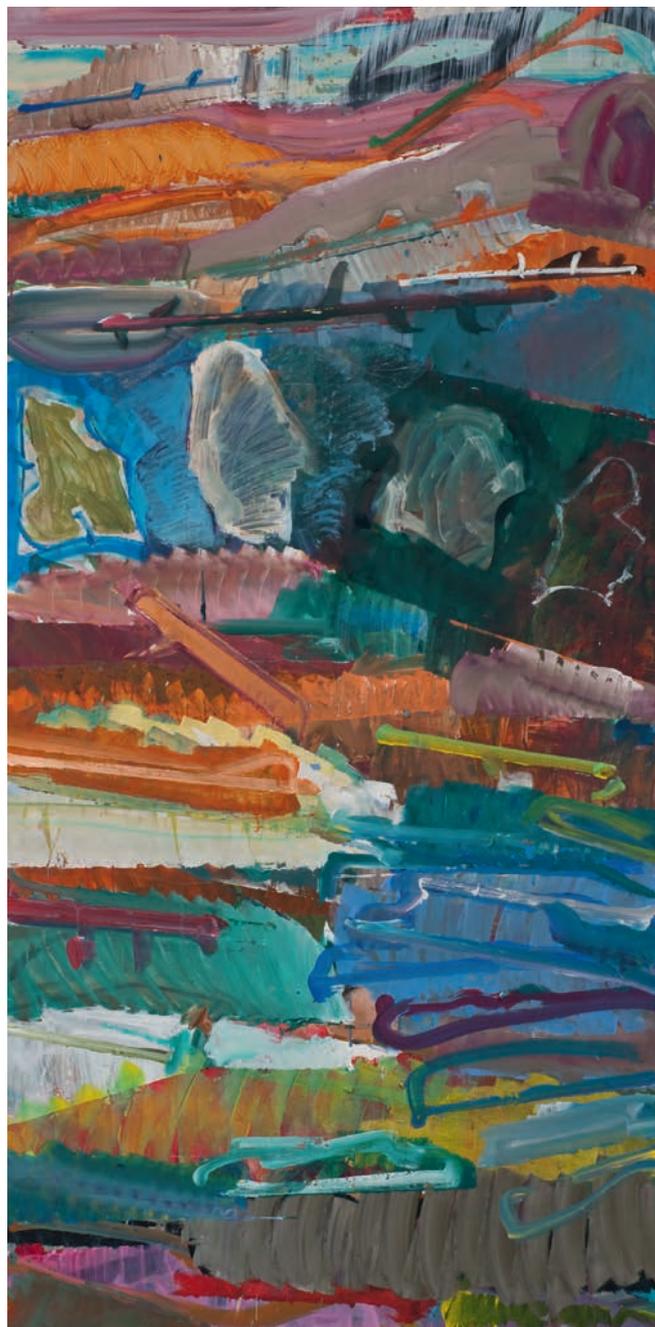
Je n'ai donc pas du tout le temps de me préoccuper des problèmes de composition ou de narration quelconque, car j'ai toutes les responsabilités d'un maître de maison.

J'essaie alors de dompter cette nature morte trop agitée, dont les contenants perdent parfois contenance, je ramasse les couleurs qui débordent, je vire les éléments malpolis et je rajoute des plats pour les retardataires.

Enfin il m'arrive de passer l'éponge pour faire un peu le ménage. Souvent l'éponge pacifie toute cette pagaille, elle adoucit les positions trop têtues, et elle fait réapparaître les sujets de conversation du début de soirée ; la discussion peut reprendre.

C'est là que je m'arrête.

C'est tout simple... Klaus Stoeber, Strasbourg, 2004



Turbulence, 2010, acrylique et craie sur bois, 204 x 103 cm

LA PEINTURE MODE D'EMPLOI

12 MAI ▶ 26 AOÛT 2012

Jean Pierre BERTRAND, Fabian BURGOS, Martine DAMAS, Olivier FILIPPI
Bernard FRIZE, Joe FYFE, Rémi HYSBERGUE, Christian ROTH, Mariela SCAFATI,
Emmanuel VAN DER MEULEN...

Cette exposition regroupe des peintres de différentes générations qui pour les uns ont acquis une notoriété nationale et internationale (Bertrand, Burgos, Frize, et Fyfe) et pour les autres commencent à apparaître fortement sur la scène artistique (Filippi, Hysbergue, Scafati, et Van Der Meulen...). Ces artistes, sans renoncer au tableau ou aux médiums traditionnels de la peinture, ont opéré une réduction délibérée de leur pratique à un certain nombre de paramètres précis.

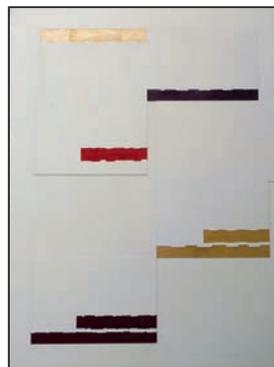


Christian ROTH



Martine DAMAS

Sans refuser le sensible, ils récusent l'expressivité ostentatoire. Ils s'inscrivent dans une logique de distanciation du fait pictural. Ils essaient d'articuler programmation et hasard, fabrication et exécution. Ils éprouvent les variations qu'introduisent les aléas de la main dans l'exécution de la règle.



Jean-Pierre Bertrand



Rays, 2011, installation sonore

BRICE JEANNIN

UTBM, SITE DE SEVENANS

29 MARS ▶ 30 JUIN 2012

Brice Jeannin s'intéresse à la création sonore comme activité et actualité de construction et de transformation permanente. Ses installations sont souvent liées à un environnement spécifique. Comme pour son intervention à l'UTBM, sa pratique artistique questionne nos habitudes d'écoute dans des contextes ou lieux particuliers. Il utilise et combine objets résonnants et systèmes électroniques, petites structures architecturales et outils logiciels. Chaque projet explore la nature irréductible du sonore, sa physicalité et la manière dont sons, formes et espaces communiquent et tendent à se définir mutuellement.

19

19, avenue des Alliés
25 200 Montbéliard
tél. 03 81 94 43 58
dix.neuf.crac@wanadoo.fr
www.le19crac.fr

Direction
Philippe Cyrrounik

Administration
Frédérique Daniel

Action culturelle,
service des publics
Jean-Marie Boizeau

Administration, communication,
graphisme
Aurélie Goëtz

Accueil, médiation, régie
Céline Babey

Régie, montage
Joffrey Guillon
Thomas Billon

Accueil, régie, montage
Brice Decouchant

Le 19, entrée libre
ma-sa : 14h-18h, di : 15h-18h

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 2012
Issn : 1957-0856

Crédits photographiques :
DR

M pays de
MONTBÉLIARD
AGGLOMÉRATION

Franche-Comté
Conseil régional



Territoire de Bellin
Conseil général

Montbéliard

espace
pour la culture contemporaine
gantner

École supérieure
des arts décoratifs
de Strasbourg

utbm
UNIVERSITÉ DE TECHNOLOGIE
DE BOURGOGNE

onfaikoi
.com
Les services sur Internet en Franche-Comté